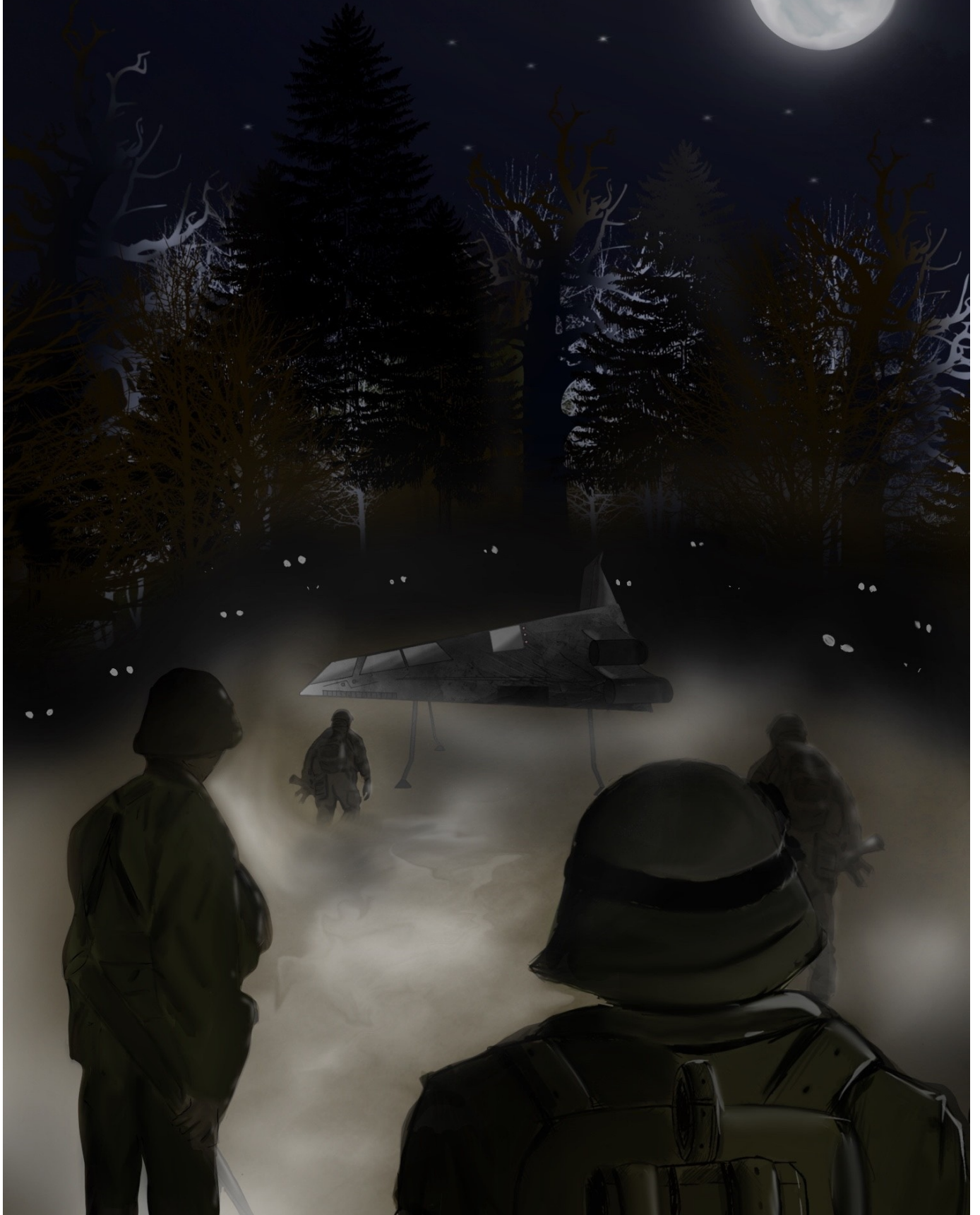


Jérôme MEYER

DES WARKS!

(Suivi de l'Oucheune)



Jérôme Meyer

Des Warks !

(Suivi de l'Oucheune)

© Jérôme Meyer, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9718-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

— I —

Le capitaine Arnaud Frédéric était attablé à son bureau, avec pour seul éclairage une petite lampe à abat-jour. La tête posée sur une main, il tournait de l'autre les pages du manuel de la deuxième version du radar de poignet, plus connu chez les traqueurs sous le nom de *scanner*.

Cela faisait plus d'une heure qu'il s'était mis en quête de trouver les spécifications techniques précises de cet appareil, et tout particulièrement celles concernant la méthode de scannage de l'environnement proche du porteur de bracelet.

La raison était que depuis quelque temps, d'étranges anomalies étaient apparues sur les écrans, et qui avaient eu pour conséquence la *disparition* de plusieurs dizaines de militaires et de traqueurs à travers tout Metz et au-delà de la bordure extérieure, en zone non contrôlée. À de nombreuses reprises les écrans étaient demeurés silencieux alors que les attendaient, cachées tout proche, dans les limites du rayon de détection, plusieurs de ces saletés. Il était aussi arrivé que seule une poignée de ces monstres fût apparue à l'écran, alors que les escouades en étaient assaillies de toute part.

La rumeur de ces anomalies s'était propagée parmi les hommes, militaires comme traqueurs, et certains préféraient maintenant partir en mission *sans* ce fameux bracelet qui était censé détecter le moindre mouvement alentour, pour se fier davantage à leurs propres sens, que de confier leur vie aux aléas d'un outil sur lequel on ne pouvait plus compter. Mais les choses allaient sans doute changer, puisque la troisième version du radar de poignet, la RP3, n'allait plus tarder à sortir. Ce n'était plus qu'une question de jour. Tous l'attendaient, l'espéraient.

Pour le moment, seules deux versions existaient : la version Une (la RP1), sporadique parmi les escouades et introuvable sur Internet, ou alors à des prix inabordables, et la version Deux (la RP2).

La RP1 avait eu son heure de gloire aux premiers temps où ces étranges bestioles étaient apparues sur terre, il y a sept ans. Mais son faible rayon de détection (vingt mètres) l'avait rapidement rendu presque inutile, du fait que ces saletés pouvaient avoir de brusques accélérations sur de courtes distances : une dizaine de mètres, environ. Elles étaient de ce fait souvent repérées trop tard, ce qui apportait toujours beaucoup de stress aux troupes, puis aux escouades, plus tard, car la population avait fondu comme neige au soleil, quand le radar

commençait à émettre son bip d'avertissement. Un an plus tard et des millions de morts enterrés ou jetés dans les mers, à cause du cruel manque de place dans les cimetières, la RP2 était annoncée comme le Messie.

Quand elle sortit, elle connut un succès fantastique, elle aussi. Tout le monde se l'arrachait ; civils comme traqueurs. Et même les militaires. Tout particulièrement à cause de son rayon de détection de quarante-cinq mètres et de son écran LED tout rond, noir anthracite de 2,8 pouces du plus bel effet, qui pouvait aussi faire montre à volonté, par l'appui sur un simple bouton sur la tranche. Le point commun avec la RP1 était que les bestioles y apparaissaient en pixels rouges à l'écran. L'innovation était que les concepteurs du radar y avaient apporté deux petites nouveautés fort appréciées de tous ; la présence d'un cercle blanc (le point central étant le porteur du bracelet), et la différenciation, en couleur, entre tout ce qui était plus petit et plus grand qu'un mètre : soit la taille de ces bestioles quand elles se redressaient sur leurs deux pattes postérieures. Souvent très utiles, surtout pour nous, les êtres humains. Les points rouges représentant les moins d'un mètre de haut et les bleus les plus d'un mètre. Le cercle, lui, représentait un rayon de dix mètres, soit la première distance d'attaque possible à laquelle ces bestioles étaient capables de fondre sur vous.

Tout allait très bien, jusqu'à récemment... quand le radar avait commencé à trahir les hommes.

Pour avoir lu le manuel technique de la RP1, le capitaine savait que cette version était basée sur le mouvement, et que celle-ci, jusqu'à présent, pour ce qu'il en savait, n'avait encore jamais montré le moindre signe de défaillance. Quant à la RP2, elle, même s'il ne s'en était jamais inquiété, il avait toujours pensé qu'elle avait été conçue sur le même principe. Mais maintenant que les choses allaient mal, il fallait qu'il s'en assure. Il en allait de la vie de tous.

Le capitaine leva brusquement la tête :

— Jacques ! s'écria-t-il surpris. Le colonel Grand Jacques se tenait debout face à lui, le visage impassible, comme à son habitude, une mallette entre les mains. Son immobilité, le silence et l'obscurité dans laquelle était plongée la pièce lui donnaient un air de croque-mitaine.

— Enfin ! répondit ce dernier en retirant son calot de la tête. Je peux m'asseoir ? Il montrait le siège visiteur du regard.

Le capitaine Arnaud se leva immédiatement pour le saluer et lui indiquer d'un geste de la main qu'il pouvait s'y installer, puis de se rasseoir.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda le capitaine.

— Ma foi... je suis venu te voir, pardi ! Quelle question ! Mais toi, dis-moi ;

qu'est-ce qui te met dans un tel état pour que tu ne m'entendes même pas arriver ?

Le capitaine s'enfonça dans son fauteuil en soufflant. « Le manuel du RP2. » Il tapotait l'accoudoir du bout de ses doigts.

— J'aimerais savoir comment il fonctionne. Tu y connais quelque chose, toi, là-dedans ?

Le colonel hocha la tête.

— Non ! Absolument rien. Tu cherches quoi ?

— La méthode qu'il utilise pour détecter les mouvements. Je sais qu'il s'agit d'ondes, mais j'aimerais savoir s'ils ont modifié quelque chose, là-dedans ; par rapport à la RP1. Si en plus des ondes il y avait, je ne sais pas moi, un détecteur à infrarouge, par exemple. Tu vois ce que je veux dire ? Ou les deux, même, pourquoi pas ? Ondes – et – infrarouges. J'ai lu le manuel du RP1, et lui fonctionne aux ultrasoniques. Le RP2, par contre...

Le capitaine faisait une moue de déconvenue.

— On n'en sait rien du tout. Qui plus est, impossible de trouver la moindre information. J'ai pourtant lu et relu le manuel d'un bout à l'autre.

— Pour ce genre de question, tu devrais aller aux archives techniques du Centre, répondit le colonel. Tu devrais pouvoir y trouver ce que tu cherches. En attendant, c'est autre chose qui m'amène.

Il entreprit d'ouvrir sa mallette qu'il avait posée sur ses genoux pour en extirper une pochette qu'il reposa dessus une fois celle-ci refermée. Il mit ses lunettes et l'ouvrit. Il inspecta le premier feuillet.

— Voilà ! C'est à propos de ce fameux œuf que ton équipe a trouvé, il y a deux jours. J'aurais besoin que tu m'en dises un peu plus. Le lieu, tout d'abord. Ils l'ont trouvé où, exactement ?

Il se pencha sur le document.

— Il est noté une grotte. Mais où, exactement ? Aucune donnée GPS n'est indiquée.

— Pas une grotte, non ! rétorqua le capitaine Arnaud. Une ancienne casemate, au sud de Metz, en allant vers Nancy. En pleine nature. Mais ça a été noté, pourtant, ça, non ?

Le colonel hocha la tête.

— Absolument pas ! Moi, j'ai une grotte et pas de coordonnées GPS. Tu aurais donc ces informations ? Tu serais en mesure de me les fournir ?

— Bien sûr. Laisse-moi un instant. Le capitaine Arnaud se redressa pour accéder à son ordinateur.

Après un moment il dit :

— Tu as de quoi noter ?

— Oui, répondit son chef qui venait de tirer un stylo de sa poche. Vas-y, je t'écoute.

— Alors : 48 degrés... 59 minutes... 10.2 secondes nord, et 6 degrés... 07 minutes... et 51.5 secondes Est. Ça va, tu as pu tout noter ?

— C'est bon. Je te remercie. C'est fait. Au sud de Metz, tu dis. Près d'où ?

— Près de Lorry-Mardigny, en pleine nature, le long d'une voie ferrée qui longe la D67, à une petite vingtaine de kilomètres d'ici.

— En zone non contrôlée, alors ? Au-delà de la bordure extérieure ?

— En zone non contrôlée, effectivement. On y arrive par la D67, justement. Une fois sur place, pour se repérer, à droite, il y a un grand champ de tournesol, et sur la gauche, une rangée continue de buissons et d'arbustes en tous genres. Et c'est là, quelque part dans cette rangée de buissons et d'arbustes, qu'il y a une grande barrière en bois, recouverte de plaques de tôles toutes rouges et toutes rouillées, qui permet de passer de l'autre côté, le long du chemin de fer. Il y a aussi une éolienne, toute proche de la barrière, en haut d'un mât, avec un sanglier en métal, à son faîte. Elle couine sans arrêt. C'est par là qu'il faut passer pour se rendre à la casemate. Ensuite, il faut encore suivre un chemin de terre jonché de caillasses, avant d'y arriver. La casemate se trouve de l'autre côté de la voie ferrée, dans la forêt, à une demi-heure de marche. Et c'est quand le bord de la forêt paraît anormalement dégagé qu'on y est. Les animaux, sans doute. Ça doit être une zone de passage. Il y a un point d'eau pas très loin.

— Ou des bestioles, rétorqua le colonel Grand en levant les sourcils.

— Ou des bestioles, répondit lentement le capitaine en hochant la tête. Tu as raison. En tout cas la casemate se trouve juste là, une dizaine de mètres à l'intérieur de la forêt. Ce qui a le plus retenu mon attention était le changement de végétation. Il y a des plantes et des arbres bizarres que je n'avais jamais vus avant. Tout particulièrement des arbres aux branches épaisses, desquelles pendaient des lianes avec, au bout, des sortes de paniers remplis de fleurs énormes. J'ai fait des photos, tu veux les voir ?

Le capitaine fit apparaître les photos à l'écran.

— Regarde ! dit-il, en tournant l'écran vers son chef.

Le colonel avait approché son siège pour mieux voir. Très vite il cessa de bouger, les yeux fixés sur l'écran, pour observer les images qui passaient. Même si, en réalité, rien ne dénotait vraiment, tout était si inhabituel, si exotique, que l'on ne pouvait qu'en rester bouche bée. Le capitaine continua ses explications,

tout en laissant les photos défiler à l'écran :

— La casemate forme une espèce de monticule en terre, à la surface, même si une bonne partie est souterraine. Je ne sais pas de quand elle date, mais certainement pas de la Seconde Guerre Mondiale, ni même de la première. D'ailleurs, j'ai vérifié sur les cartes d'État-major et elle n'y est pas. D'après les inscriptions qu'on a trouvées gravées sur les pierres, je dirais plutôt début dix-neuvième.

— Qu'est-ce qu'il te fait penser ça, demanda le colonel qui ne quittait plus l'écran des yeux.

— On a trouvé gravé '1833' sur une pierre, avec le prénom César gravé à côté. Mais pas que. On a aussi trouvé des inscriptions étranges, à la surface. Toujours gravées sur la pierre. Mais elles paraissaient bien plus récentes, celles-là. Comme si elles avaient été faites il y a peu. Quelques mois peut-être ; quelques années. Ça ressemblait à un alphabet. Proche du latin, mais malgré tout, quelque peu différent, même si beaucoup de lettres y ressemblaient.

— Peut-être, murmura le colonel d'un air détaché. Le diaporama finit par s'arrêter.

Le colonel se redressa sur son siège.

— Excellent, tout ça, Frédéric ! Envoie-moi aussi toutes ces belles photos, tu veux bien ? Une équipe va devoir retourner sur place pour collecter des données, d'autres données, et ces photos vont nous permettre de mieux préparer la mission, pour tes hommes, en fait ! Parce que ce sont eux qui vont devoir nous accompagner, deux collègues du labo et moi. Ordre du général Chabert lui-même. Tu sais qui est Chabert, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. Franck Chabert. C'est un trois étoiles ? Il chapeaute tous les hôpitaux de Metz, je crois ?

— C'est cela ! Mais il ne s'occupe pas que de cela. Il s'occupe aussi d'autre chose depuis quelques années. Tu savais ?

Le capitaine haussa les épaules.

— Non ! De quoi d'autre ?

— De la liaison Terre-Lune, uniquement pour la partie sanitaire, bien entendu ! Et tu sais quelle est sa spécialité, à Chabert ?

Le colonel avait pris un air très sérieux. Il regardait son collègue dans le fond des yeux.

— Aucune idée. Non ! répondit le capitaine. Vas-y ! dis-moi.

— Bactéries et virus...

Le capitaine s'enfonça dans son fauteuil. Les deux hommes se regardaient

sans mot dire. L'un perdu dans ses pensées et l'autre attendant que celui-ci en revienne. Quand, au bout d'un moment, le capitaine demanda :

— Tu veux dire qu'il y aurait un rapport entre l'œuf et la lune, c'est ça ?

— Pour l'instant je n'en sais encore trop rien. Mais on peut facilement faire le lien, tu en conviens ?

Le capitaine acquiesça d'un léger mouvement de la tête.

— Mais il n'y a pas que cela en réalité. Des bruits de couloir me sont parvenus aussi, et...

Le colonel s'arrêta, l'air songeur.

— Et quoi ? s'enquit le capitaine Arnaud.

— Et rien, finit par répondre le colonel Grand, le visage grave. Revenons à nos moutons, si tu veux bien. J'aurai besoin d'un véhicule et de quelques hommes pour le sujet qui nous intéresse. Tu pourrais me fournir ça pour quand ?

Le capitaine brûlait d'envie de revenir aux 'bruits de couloir', mais n'en fit rien, car il connaissait son ami et savait qu'il n'en dirait pas plus. Il avait peu d'hommes de libres à sa disposition. Le nombre d'êtres humains ayant drastiquement chuté depuis ces sept dernières années, depuis l'apparition de ces bestioles, sans compter tous ceux qui avaient émigré sur la lune pour travailler, il était devenu difficile de renouveler les effectifs, d'où la nécessité aussi de très vite comprendre ce qu'il se passait avec la RP2 pour ne pas aggraver la situation, d'autant plus qu'une certaine partie des forces armées avait un nouveau rôle à jouer, à présent, dans la société, à savoir : épauler les forces de l'ordre dans leurs missions, mais uniquement quand cela était absolument nécessaire, c'est-à-dire quand leurs effectifs venaient à être insuffisants, comme par exemple lorsqu'il fallait faire face aux émeutes dues aux pénuries de nourriture et d'eau potable, et qu'il fallait du monde sur le terrain. Beaucoup de monde...

En ce qui concernait les bestioles qui arrivaient à passer la bordure extérieure et qui arrivaient encore à se faufiler jusque dans les zones de protection (les ZP), là où vivaient les civils, il y avait les traqueurs, pour les chasser. C'étaient des civils payés au SMIC, mais qui recevaient des primes extrêmement intéressantes pour chaque bestiole qu'ils arrivaient à ramener mortes à leur quartier général. Ça motivait. Chaque zone avait son propre quartier général. Soit quinze zones en tout pour Metz. La première était le cœur de la ville, les six autres formant une première couronne autour, et les huit autres, la seconde et dernière couronne encore autour de celle-ci. Au-delà, quasiment collée contre, se trouvait la bordure extérieure, haute de trois mètres et tout en pierre, en grande majorité, elle encerclait presque totalement la ville, à l'exception de quelques *failles* pour

permettre aux routes et autoroutes de continuer à jouer leurs rôles. Les militaires étaient très présents en ces lieux de passage, ces-trous — comme ils les appelaient. Les gens pouvaient continuer à se servir de leurs autos (pour passer d'une commune à l'autre) tant qu'ils n'en sortaient pas et qu'ils n'en n'ouvraient pas les fenêtres. Les bestioles leur restant alors totalement indifférentes. Mais dès que quelqu'un sortait du véhicule ou ouvrait une fenêtre, c'était la mort assurée s'il y en avait une dans les parages. Et chaque jour il y en avait, des morts, sur les routes, avec des voitures qui se transformaient soudainement en obstacles infranchissables. Mais heureusement, un service spécial avait été créé pour ce genre d'aléas, faisant appel à une grosse grue hydraulique à griffe transportée à l'aide d'une remorque.

Hormis cela, il y avait toujours une file d'attente aux entrées des villes, mais cela ne demeurait jamais qu'un brin de paille par rapport à la montagne de fumier dans laquelle tout le monde pataugeait.

Le capitaine finit par répondre.

— Le plus tôt possible j'imagine ?

— Le plus tôt possible, effectivement. Demain matin irait très bien. C'est possible, ça, tu crois ?

— Je vais m'arranger. Tu les accompagnes personnellement ou tu envoies quelqu'un ?

— C'est une mission très sérieuse, Frédéric. C'est moi qui serai là.

— Alors, disons demain matin à partir de 8 h, et pour une durée de quatre heures. Ça te va ? Une demi-heure pour y aller. Une demi-heure pour revenir. Et trois heures sur place. Tu auras une patrouille de huit hommes spécialement pour t'accompagner dans ta mission spéciale. Au moindre problème tu appelles ; n'oublie pas ! Et pas d'aéromobile, tu le sais, car si vous passez au-dessus de ces monstres, n'importe où, ils vous suivent à vue, comme des loups reniflant la bonne odeur de chair fraîche, et une fois atterri... tu connais la suite ?

— Je suis au courant, oui. Je te remercie. Aussi je sais comme c'est difficile pour toi, en ce moment, et tu n'auras pas à faire à un ingrat. Et... ah oui ! j'aurai encore une dernière petite question. Tu te rappelles de sa couleur, quand vous l'avez trouvé ?

Le capitaine Arnaud fronça les sourcils.

— L'œuf ? Mais tu l'as vu toi-même, sa couleur, puisque tu m'as appelé pour m'en parler.

— C'est vrai, mais réponds juste à ma question, je te prie. Je te dis tout de suite pourquoi je te pose cette question.